

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input checked="" type="checkbox"/> Continuous pagination/
Pagination continue |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Includes index(es)/
Comprend un (des) index |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient: |
| <input type="checkbox"/> Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: | <input type="checkbox"/> Title page of issue/
Page de titre de la livraison |
| | <input type="checkbox"/> Caption of issue/
Titre de départ de la livraison |
| | <input type="checkbox"/> Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>					
12X	16X	20X	24X	28X	32X

LE PROPAGATEUR

Volume IX.

1er Juillet 1898,

Numéro 9.

BULLETIN

*. Canada.—La fête de Saint Jean-Baptiste a été grandiose, à Montréal. Le matin, près de cinquante mille personnes au bas de la montagne, vers le nord, en face de la rue Mont Royal: sur le penchant de la jolie côte toute feuillée, s'élevait un superbe autel surmonté d'une tente formant baldaquin, portant des inscriptions de circonstance. Mgr Bruchési, notre révérendissime archevêque; officiait.

C'était un spectacle admirable, que cet autel, ce Prince de l'Eglise, ces flots d'encens, dans la verdure sombre de la forêt; et, au pied, la foule énorme accourue à cette manifestation de la foi. Un sermon éloquent rappela tout ce que nous devons à Dieu, et ce que nous pouvons espérer encore. Le canon annonçait l'élévation. Le sacrifice auguste s'acheva dans tout le recueillement que l'on pouvait attendre d'une telle foule.

—Des fêtes vraiment superbes, furent celles que donna le collège des Pères Jésuites les 21, 22, 23 juin, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la fondation, par le Révd. Père Martin, de ce célèbre collège Sainte-Marie. Les anciens élèves, accourus des extrémités des deux Amériques, formaient un vrai régiment. Au banquet du 22 juin, au collège, ils étaient douze cents: on dut mettre des tables jusque dans les classes. En un mot, les fêtes ont réussi au delà de toute expression, et les bons Pères doivent être heureux de la grande somme-d'affection, de respect, de reconnaissance qu'on leur a témoignée.

—Le sénat a rejeté, par un vote de vingt-huit contre sept, l'allocation dite du *fonds des écoles*, allocation attribuée par le Parlement à la province de Manitoba.

—Les Chambres fédérales ont été prorogées, le 13 juin dernier.

—La fête patronale de S. G. Mgr Bruchési tombe le 30 juin: par conséquent, au moment du tirage du présent bulletin.

Nous prions notre révérendissime et bien-aimé Archevêque de recevoir tous nos meilleurs vœux et souhaits de bonne fête, et, à nouveau, nous lui disons:

Ad multos annos!

—Le *pallium* qui sera remis à S. G. Mgr Bruchési a été apporté de Rome par le Révd. Père Gonthier, dominicain. Ce sera le 8

août prochain que se fera la cérémonie solennelle d'investiture, en l'église Notre-Dame. C'est le 8 août 1897 que Monseigneur a été sacré. S. G. Mgr Duhamel remettra le *pallium* à Mgr Bruchési, et le sermon sera fait par Mgr LaRocque.

—C'est le 29 juin qu'a eu lieu le sacre du nouvel évêque de Vancouver, C. A., Mgr Alexander Christie.

—Le Révd. Frère Abel, supérieur général des Frères de l'Instruction Chrétienne, de Ploërmel (France), visite en ce moment les maisons de son Ordre dans la province de Québec. Il n'était pas venu depuis 1892.

..*

. Rome. — Nos bienveillants lecteurs ont vu, par les journaux quotidiens, les troubles qui ont ensanglanté l'Italie. Les révolutionnaires, produit tout naturel du vol sacrilège des rois sardes, ont mis à feu et à sang quantité de villes et de villages, surtout dans le nord de l'Italie. La répression a été barbare, brutale, telle qu'elle devait être venant des *buzzurri*.

Mais le plus comique de l'histoire (si ce n'était profondément regrettable) c'est que le Bava (voilà un nom ! et comme il est bien porté !), le Bava, espèce de fantoch grotesque qu'on appelle général, là-bas, s'est montré d'une outrecuidance, d'une grossièreté qui rappelle la parole du maréchal Ney au général, italien aussi, ayant voulu, celui-ci, ternir l'honneur de l'illustre de Lamoricière : " A des gens de votre espèce, on donne de la botte au... derrière."

Milan a été terrorisée par le Bava ; S. E. le Cardinal André Ferrari, archevêque de Milan, a été traité comme un noble pourrait être foulé aux pieds par un palefrenier ; les prêtres, les religieux, les journalistes ont été mis en prison et condamnés par des juges vendus ; les journaux ont été supprimés, un ou deux suspendus.

— Et la canaille ? me direz-vous.

— La canaille ?...

Soyez bien tranquilles : elle a été protégée, elle tient encore le haut du pavé. La franc-maçonnerie a monté le coup de la révolution...elle s'essayait. La monarchie, n'étant pas encore arrivée au point voulu de décomposition, est restée accrochée au trône par un lambeau moins en putréfaction que le reste. Pour se venger, c'est sur le cardinal, les prêtres, les journaux catholiques, les cercles catholiques et les catholiques en général qu'elle est tombée.

Le Saint-Père a cru devoir élever la voix pour protester contre les ignobles façons d'agir du soudard savoyard.

Là-dessus, les ministres se sont ligués contre l'ordre, contre la Religion...et ils sont tombés, comme tombent ceux qui essayent de mordre le roc de Pierre. Le ministère a dû donner sa démission. Un autre tout aussi inepte lui a succédé : il était mort-né ; à ce jour, fin

juin, il n'y en a pas encore. Ce sont autant d'étapes de la monarchie vers le plongeon final.

M. le comte Paganuzzi, directeur des Associations catholiques, a adressé, le 24 mai, sous forme de circulaire aux Associations en question, une ferme protestation en faveur de leurs droits méconnus.

— Tandis que les apostats aux petits pieds, singes de Julien leur chef de file, s'acribent à baillonner les évêques en Italie, les républiques de Saint-Domingue et de Haïti recourent à la sagesse du Père commun des fidèles pour trancher une difficulté survenue entre elles. Nous en avons parlé dans notre dernier numéro.

— Le Souverain Pontife a voulu consacrer lui-même le nouvel archevêque de Naples, S. E. le cardinal Prisco. La cérémonie a revêtu un caractère de grande solennité.

Le cardinal Prisco n'est pas de souche patricienne : mais le Saint-Père juge avec raison que la noblesse de cœur, de sentiments, vaut bien la noblesse d'extraction.

.

*. France.—On avait espéré en la sagesse de l'ancien ministère, dit ministère Méline, revenu plus fort après les élections. C'était à tort : après une séance orageuse—mais heureusement sans bataille—, le ministère a donné sa démission ; depuis, impossible au président de trouver des hommes pour refaire son cabinet. Ce n'est cependant guère le moment de s'amuser à jouer à cache-cache, on en conviendra.

Les partis, en somme, ne peuvent rien contre le parti de l'ordre, revenu très fort en mai dernier. Aussi, comprend-on difficilement l'acte de M. Méline, allant remettre la démission de son ministère après un vote peu important en soi. Il s'agissait de la nomination du président de la nouvelle assemblée. Ce n'était vraiment pas la peine de s'agiter pour si peu. En attendant, la France souffre, les événements requièrent des hommes énergiques au timon des affaires, mais surtout des affaires étrangères. C'est par un miracle d'aplatissement, d'avachissement, que les puissances appelées *grandes* par dérision, parviennent à maintenir leur paix armée ruinant la vieille Europe aussi sûrement qu'elle permet aux Etats-Unis de s'organiser, de se créer à son tour une puissance maritime. Mais tout l'équilibre de ces acrobates pratiquant largement ce que Bismarck a si bien défini : " La politique, c'est l'art de mentir " ; tout cet équilibre, à un moment donné, cessera tout à coup. Est-il nécessaire de rappeler la pourriture dans laquelle crève l'Italie, et tout penseur ne voit-il pas que la guerre générale n'est qu'une question de temps ?

— La France vient de perdre un évêque distingué, Mgr Baron, évêque d'Angers.

— Le Souverain Pontife a répété, lors du récent voyage de Mgr Robert, évêque de Marseille, au tombeau des Apôtres, ses conseils au sujet de la conduite des catholiques de tous les partis envers la forme républicaine. Le Saint-Père a dit son espoir de voir la République française reprendre la tête de la civilisation chrétienne dans le monde, et sa place de fille aînée de l'Église.

L'importance de ces conseils, de cet espoir qui repose sur un faisceau d'actes, est autrement sérieuse que l'ostracisme dont quelques cerveaux brûlés de dames, même américaines, menacent de frapper tout ce qui vient de France. Il est vrai de dire que cette idée des dames américaines est absolument logique ; n'est-ce pas la France qui a aidé les Etats-Unis à conquérir leur indépendance ? Le proverbe est toujours vrai, et il faut qu'il se vérifie : " Faites du bien à un vilain...." — L'Italie témoigne de la même façon son éternelle gratitude. Il est vrai qu'elle est éternellement fourbe, traîtresse, impudente.

— Voici un exemple à suivre, mais qui ne sera certes... pas suivi, donné par M. le marquis de Salignac-Fénelon : nommé député aux élections de mai dernier en France il vient de faire don, aux hospices de son collège électoral, des indemnités parlementaires qu'il touchera pendant la durée de son mandat. — Cela ne nous étonne pas de la part de l'illustre marquis ; nous avons eu le bonheur et l'honneur de le voir à l'œuvre lorsqu'il habitait le département du Nord. Il sait, lui, que noblesse oblige.

.

*. **Etats-Unis.**— Dès le commencement de la guerre, nous avons mis nos bienveillants lecteurs en garde contre tous les soi-disant bulletins des opérations. Nous avons dit aussi, et nous sommes forcés de le redire, que la guerre a été déclarée par les Etats-Unis sans même l'ombre d'un prétexte, cette guerre est donc souverainement injuste ; nul au monde, Dieu lui-même, ne peut faire que ce qui est injuste soit juste.

Au début des hostilités, Manille était prise, l'amiral Dewey était gouverneur des Philippines, les Espagnols étaient passés au fil de l'épée jusqu'au dernier par les féroces *Filippinos*, le général Augusti, seul survivant, s'était suicidé. Dans le même temps, Cuba était prise après un combat acharné d'une demi-heure, durant lequel une ville, des forts, des môles, des passes, des citadelles détachées avaient sauté, ensevelissant tous les Espagnols.

Nous avons dit alors : " Attendez ! Si en France, durant la guerre de 70-71, sur le sol de France, à cent lieues de Paris, chaque défaite des armées françaises était affichées à Paris comme une victoire : comment voulez-vous qu'on puisse savoir rien de positif sur des combats où l'un des belligérants est novice, et l'autre infiniment trop faible, mal armé, mal nourri, et, outre cela, les combats ayant lieu sur l'immensité des océans ? "

La suite nous a donné raison : Manille n'est pas prise, le général Augusti ne s'est pas suicidé, les Espagnols vivent encore,

l'amiral Dewey n'est pas précisément gouverneur des Philippines, Porto-Rico, ni Castel Moro, ni les môles, ni les citadelles de Cuba n'ont sauté.

Il y a bien eu un grandissime combat, il y a huit jours, du côté de Juragua. Il y a même eu douze blessés américains, et un ou deux tués : mais, après ce combat acharné, les Espagnols, eux, ont eu treize blessés, trois ou quatre morts. On voit la différence ! Sur le champ de bataille, il devait, j'oserais le jurer, se trouver aux prises au moins une douzaine, peut-être même une douzaine et quart de pauvres diables de chaque *bord* — comme on dit ici—.

Voyons : sera-t-on sérieux, une fois ? Et jusques à quand, je le demande, l'opinion sera-t-elle égarée bêtement par ces journaux éhontés auxquels on attribue même la déclaration de guerre ? Quel peuple, se prétendant libre, possédant la plus petite dose de sens commun, souffrirait de se laisser conduire par le bout du nez par des Juifs intéressés à leur *bedit gommerce* au détriment de la nation tout entière ?

Spectacle vraiment unique dans l'histoire du monde, depuis qu'il existe, que celui des États-Unis à la merci de deux ou trois aventuriers faisant leur magot dans le sang des Américains, sur les ruines qu'ils amoncellent et amoncelleront... tant qu'on les laissera faire ! *Quos vult perdere Deus, dementat !*

Il y aura bien encore, j'espère, quelque mécontent pour trouver que j'accable les États-Unis sur les armes desquels les évêques ont appelé les bénédictions d'en-haut. Je ne puis que leur dire, à ces grincheux : que personne, ni le diable, ne me fera dire que celui qui a tort a raison. Je n'y puis rien, et supplie qu'on ne me croie pas assez sot pour prendre des vessies pour des lanternes.

* * *

*. Angleterre.—L'Angleterre continue à jouer son rôle de puissance civilisatrice par... la suppression des malheureux sur lesquels elle étend son royal et étouffant manteau. Cependant, il en est, de ses protégés... malgré eux, non encore entièrement supprimés, qui lui donnent un peu de fil à retordre. Elle sent les Indes tressaillir sous sa griffe d'hyène ; son joug insupportable pèse sur les épaules du Khédivé ; les Boers, dans le Transvaal, s'insurgent contre elle, et son gouverneur du Cap vient de recevoir en pleine face un vote de non-confiance proposé par M. W. H. Schriver, ex-procureur général de Cape Town. L'Australie, dès que le jour sera venu, fera ce qu'ont fait les États-Unis il y a cent ans—et le Canada, d'une façon ou d'une autre, lui échappera à son tour. En fait de civilisation, l'Angleterre ne connaît que ses intérêts : cela finit toujours mal !

* * *

Nécrologie.—M. l'abbé Narcisse-Edouard Ricard, curé de Saint-Zéphyrin, est décédé le 18 juin 1898.

ODERIC.

NOELS ANCIENS

DE LA NOUVELLE-FRANCE

Par Ernest MYRAND (a)

(suite et fin)

Nouvelle agréable est le premier des *Noëls nouveaux du Canada français*, et par l'importance et par la date, comme *Dans cette étable* est le dernier des *Noëls anciens de la Nouvelle-France*. Leur rencontre ici me prévient que ma tâche est terminée, mon obligation remplie envers les abonnés du *Propagateur*. Je me reproche même d'avoir dépassé le but, car, sous prétexte de leur rapporter l'incident d'une désillusion personnelle, grossie aux proportions d'un désenchantement artistique, je me suis oublié à raconter l'histoire du *Nouvelle agréable* et son origine musicale. Ce qui est un hors d'œuvre, étant donné le titre de ce livre et son sujet.

En effet, j'écrivis, à mon premier article, que je n'entendais étudier que trois vieux recueils de cantiques spirituels remarquables à la Bibliothèque des Pauvres au Monastère de l'Hôtel-Dieu de Québec. Scrin — (1664-1694), Pellegrin (1701-1711), Garnier (1750) sont les trois documents auxquels j'ai limité mes recherches historiques. Je m'accuse cependant d'avoir enfreint une fois la règle que je m'étais strictement imposée en consultant en outre les archives manuscrites du couvent. Heureuse faute dont je n'éprouve aucun repentir, car je lui dois d'avoir exhumé d'un oubli aussi inexplicable qu'immérité le beau Noël canadien-français de l'archidiacre Joseph Céré de La Colombière. Sans la rarissime édition des *Poésies chrétiennes* de l'abbé Pellegrin — dont l'hôpital est seul à posséder, ici, au Canada, un superbe exemplaire, l'histoire des *Noëls anciens de la Nouvelle-France* eût été impossible à écrire, car cet ouvrage en est véritablement la clef de voûte. Je n'ai pas la fatuité de prétendre l'avoir fait. Les seize articles publiés au *Propagateur* ne sont, dans mon esprit, que des travaux préliminaires, les pierres d'attente — oserais-je dire les pierres d'assises? — d'un édifice dont je me flatte d'avoir tracé les grandes lignes, sans caresser l'ambition de le construire, ou l'espoir de le terminer.

J'ai peut-être les aptitudes d'un archiviste, je suis patient aux recherches et dur au travail, deux qualités que j'appellerai négatives, beaucoup plus mécaniques qu'intellectuelles. Peut-être aussi, avec une forte dose d'imagination, m'a-t-il été reparti quelques moyens littéraires qui m'eussent permis d'écrire convenablement l'histoire de leurs origines ou raconter leur découverte avec quelque intérêt. Mais un talent indispensable, un don essentiel me

(a) Enregistré conformément à l'acte du parlement du Canada en l'année 1897 par Cadieux & Derome.

manque absolument : je ne suis pas musicien, malgré que je me vante d'être un grand ami de la musique. La passion d'un art ne suppléera jamais à sa connaissance, et son langage demeure pour moi un idiome étranger que j'écoute cependant avec un plaisir infini.

Je sais que le vulgaire prétend que l'on parle toujours bien de ce qu'on aime et l'on m'opposera l'exemple de Pythagore, dont un ami de Platon, Ponticus Héraclides, nous a rapporté l'aventure. Pythagore, étant un jour allé à Phlionte, en Péloponèse, y rencontra Léon, premier magistrat de la ville, avec lequel il disserta longuement et discourut de savante manière. Émerveillé de son éloquence, Léon lui en demanda le secret, croyant qu'elle se pouvait enseigner comme l'art des rhéteurs. Mais Pythagore lui répondit qu'il n'était pas orateur mais seulement philosophe, c'est-à-dire *ami de la sagesse*.

Que conclure de cette anecdote ? Rien autre chose que Pythagore était un orgueilleux qui faisait montre d'une fausse modestie ; qu'il n'était pas seulement ami de la sagesse, mais encore, et très certainement un sage, un philosophe, au sens moderne de ce mot, puisqu'il inventa le nom et le premier donna la définition de la plus haute des connaissances humaines.

Trouvez donc un archiviste, un antiquaire, un archéologue, un quelconque de ces maniaques inoffensifs qui ont le culte ou plutôt la rage des documents inédits, prêtez-lui du style académique et de la critique musicale, faites en sorte qu'il ait le cœur d'un poète et la tête d'un mathématicien, et ce phénix, — car c'en est un de belle espèce qu'il ne faut pas laisser échapper, — vous parlera sciemment alors des *Noëls anciens de la Nouvelle-France*. Voilà pourquoi, n'étant pas ce fortuné diseur, il reste encore à signaler tant et de si jolies choses sur la musique primitive de nos vieux cantiques canadiens-français. Pythagore, ami de la sagesse, ne pouvait l'être qu'à la condition d'admettre implicitement sa qualité de philosophe, tandis que vous et moi pouvons nous dire amis de la musique sans la connaître, sans la comprendre même ; il nous suffit pour cela de l'écouter. En tout ceci je n'ai fait, auprès des lecteurs assidus du *Propagateur*, que jouer le rôle d'un convive assis à un somptueux banquet et qui signale à son voisin de table tel et tel article de la carte rédigée, comme une note diplomatique, avec un art et une recherche aussi savants que dissimulés. Pour trouver le mets exquis, nul besoin d'en connaître la recette, il suffit d'y goûter. Ainsi ai-je procédé. J'ai dit simplement : "Écoutez bien cette mélodie, je ne m'engage pas à vous donner le comment et le pourquoi de son charme. Elle m'a paru délicieuse, veuillez donc l'entendre."

Voilà ce que j'ai dit. Pourquoi dire autre chose ?

J'ai lu quelque part dans un *magazine*, sous la signature de Zangwill, — un critique anglais fort à la mode — cette pensée qui me paraît clore tout le débat : "Art is finally for the spectator, not for the artist. The connoisseur in the banquetting-room does not

“ care for the theories and quarrels of the kitchen ! “ You might as well say the man who can't make a plum-pudding can't enjoy a plum-pudding ” was the sentiment of Dr Johnson.”

Au cours de mes articles, j'ai longuement parlé de la valeur littéraire des *Noëls anciens de la Nouvelle-France*, et, plus brièvement aussi, de leur valeur artistique, c'est-à-dire musicale. Il me reste à considérer leur valeur historique.

Au lendemain de la signature du *Traité de Paris*—10 avril 1763—l'Angleterre, voulant s'assurer la possession de sa conquête, résolut d'asservir le Canada, en lui faisant perdre, comme à l'Irlande, ce qu'il avait de plus cher au monde après Dieu, son idiome national. Un des moyens les plus efficaces que les vainqueurs employèrent alors fut d'interdire toutes relations entre la France et son ancienne colonie. Echanges de commerce, rapports de familles, correspondances, tout fut brusquement interrompu. On défendit même l'exportation des livres et il fallut, dans les collèges et les couvents, copier les auteurs classiques ainsi qu'on l'avait fait jadis dans les monastères au moyen-âge. Tout ce qui pouvait, de près ou de loin, rappeler un souvenir de France, était soigneusement éliminé. Nul Français ne pouvait pénétrer dans la colonie sans un passeport bien en règle et devait se soumettre à la haute surveillance de la police. Nul Canadien, d'autre part, ne pouvait se rendre en France sans qu'il eût à donner de très graves raisons; et encore devait-il se rapporter aux autorités londonniennes (1).

Cette vigilance inquiète et soupçonneuse dura trente ans — de 1760 à 1790. Oui, pendant trente ans, nos ancêtres eurent à soutenir, pour conserver l'usage de la langue française, une lutte acharnée, bien autrement formidable que les rencontres de l'ennemi sur les champs de bataille. Crémazie, le doux poète de la nostalgie, et qui lui-même mourut du mal du pays bien qu'il eut la France pour terre d'exil, Crémazie a chanté, avec un accent de vérité navrante, les angoisses affolantes et les inconsolables regrets de nos ancêtres à cette époque sinistre de leur histoire. Relisez le *Drapeau de Carillon*, son plus beau cantique sur l'amour de la patrie :

Tous nos fiers paysans de leurs joyeuses voix
N'éveillaient plus l'écho qui dormait sur nos rives ;
Regrettant et pleurant les beaux jours d'autrefois,
Leurs chants ne trouvaient plus que des notes plaintives.
De nos bords s'élevaient de longs gémissements
Comme ceux d'un enfant qu'on enlève à sa mère ;
Et le peuple attendait, plein de frémissements,
En implorant le ciel dans sa douleur amère,
Le jour où, pour la France et son nom triomphant,
Il donnerait encore et son sang et sa vie ;
Car, privé des rayons de ce soleil ardent,
Il était exilé dans sa propre patrie.

(1) Lire à ce sujet la belle conférence, donnée à l'université Laval, à Québec, le 16 mars 1893, par M. Joseph-Edmond Roy, *Le Canada pendant l'année 1793*.

Concevez, si possible, la tristesse infinie des Canadiens-français écoutant chanter, dans leurs églises, en deuil de la patrie, ces véritables Noël's du Désespoir dont l'amertume était à ce point excessive qu'elle donnait à leurs âmes l'avant-goût des peines du dam : 25 décembre 1759, année trois fois sinistre par la bataille du 13 septembre, la mort de Montcalm, et la reddition de Québec ; 25 décembre 1760, année de la capitulation de Montréal ; 25 décembre 1763, l'année terrible par excellence, l'année de l'infâme *Traité de Paris* qui scellait la pierre du sépulcre où gisait ensevelie cette mère adorée qu'ils nommaient la Nouvelle-France.

Et cependant nos ancêtres ne renoncèrent pas à leur foi nationale ; ils crurent comme à un dogme à la résurrection du Canada français laissé pour mort sur le champ de bataille et que la France monarchique avait abandonné aux fossoyeurs. Mais l'Eglise vint au tombeau politique de ce nouveau Lazare et répéta sur lui le miracle du Christ. Ce miracle, nos aïeux l'attendirent trente ans ! Je doute que la captivité de Babylone leur eût semblé plus longue, et que les Hébreux aient chanté avec une plus navrante tristesse l'élégiaque verset du psaume célèbre : *Super flumina Babylonis illic sedimus et flevimus, cum recordamur Sion.*

Au lendemain de la guerre franco-prussienne, un vieux curé alsacien vint à Paris solliciter des aumônes pour acheter une cloche à l'église d'un petit village, tout voisin de Strasbourg. Un matin, au cours de ses pérégrinations multiples, le bon prêtre rencontra sur le boulevard un de ses paroissiens qui, fort étonné de le trouver là, lui demanda à brûle-pourpoint ce qu'il y venait faire. Le vieillard lui exposa candidement l'objet de ses démarches. Stupéfaction du villageois. " Une cloche, acheter une cloche ! mais oubliez-vous, M. le curé, que les Allemands viennent de nous en donner une superbe, flambante neuve, et qui vaut, elle seule, tout un carillon ? " — " Mon ami, pour parler de la sorte vous ignorez ce que je sais depuis huit jours. Cette cloche-là a été fondue avec le bronze des canons français livrés à Metz ; les Prussiens me l'ont dit eux-mêmes. Le lendemain, je me suis mis en route, car maintenant il faut qu'elle parte ou que je meure : je pleure trop aujourd'hui quand je l'entends sonner ! "

Cette noble action d'un noble cœur émeut au possible, mais l'attendrissante sensibilité de cette âme d'élite, vibrant au diapason le plus élevé du patriotisme, soutiendra-t-elle jamais la comparaison avec le stoïque courage de nos ancêtres, dévorant, pendant trente années, les larmes les plus amères qu'un œil humain puisse verser, et trouvant je ne sais où, dans un sublime élan d'héroïsme, la force de chanter les Noël's anciens de la Vieille-France. Israël captif, en présence de l'Euphrate qui lui rappelait le souvenir du Jourdain, suspendait ses lyres et ses cithares aux arbres du rivage et refusait à son vainqueur de lui apprendre les hymnes de Sion. *Quomodo cantabimus canticum Domini in terrâ alienâ ?* Le Canada français, devenu anglais malgré lui, chante haut et ferme devant ses maîtres qui n'osent pas lui imposer silence. Il chante pour ses enfants et les enfants de leurs enfants afin qu'ils n'oublient pas

ces cantiques religieux au rythme desquels la première mère-patrie endormait leurs berceaux, éveillait leurs jeunes âmes, et que, de la sorte, ce répertoire de mélodies nationales se transmette, comme un inestimable héritage, un legs sacré, de mémoires en mémoires et de générations en générations.

Telle est, à mon sens, la valeur historique des *Noëls anciens de la Nouvelle-France* et je regrette de n'en pouvoir donner toute la mesure. Ils sont pour moi des livres saints, ces vieux recueils de Surin, de Pellegrin, de Garnier, si religieusement conservés au monastère de l'Hôtel-Dieu de Québec. Et de même qu'il fallut copier les classiques dans nos couvents et nos collèges, de 1760 à 1790, de même l'on copiait, à l'hôpital, et à la même époque, dans ces recueils deux fois centenaires, les noëls qui se chantaient dans les églises de nos paroisses aux anniversaires bénis de la Naissance du Sauveur.

En 1789, la convocation des Etats Généraux à Paris fut, au Canada, le signal d'une levée de boucliers. La jeunesse surtout inclinait vers les idées nouvelles et les débats de la Convention, rapportés par la *Gazette de Québec*, l'unique journal que possédait alors la petite colonie canadienne-française, ranimaient cette population habituée depuis si longtemps à souffrir en silence. L'Angleterre, émue des conséquences graves que pouvaient entraîner pour elle-même et ses possessions les redoutables événements politiques qui se précipitaient en France, fit alors une concession importante qui lui assura la conquête du Canada. Bien qu'elle ne fut dictée à la Métropole que par égoïsme j'incline cependant à lui en garder quelque reconnaissance.

Depuis trente ans elle avait toujours refusé, soit à l'évêque de Québec, soit aux citoyens, de laisser recruter des prêtres parmi le clergé français. L'un de ses gouverneurs, Haldimand, ne craignit même pas de chasser du pays quelques pauvres sulpiciens, comme Ciquard et La Valinière, soupçonnés d'avoir bien parlé de la France à leurs ouailles. Concevez leur châtiment s'ils eussent été convaincus de ce crime ! Tout à coup, en 1790, lord Dorchester demanda spontanément à Monseigneur Hubert, sans que l'évêque eût fait aucune démarche, si le diocèse de Québec avait encore besoin du secours des prêtres européens et quel sort on pourrait faire à ceux qui viendraient y résider. On avait évidemment pensé en Angleterre à utiliser les membres du clergé que la tourmente révolutionnaire poussait déjà vers notre pays (1).

Par un étrange retour des choses humaines, poignant contraste et significative antithèse familiers à l'action de la Providence qui en dégage pour l'histoire du monde d'éloquents et austères leçons, il advint que les ecclésiastiques français, émigrés au Canada, demandèrent l'aumône d'une patrie à ceux-la même que la France monarchique avait déshérités de son drapeau, traités en parias, reniés pour ses fils. Devant la détresse extrême de leurs

(1) L'année suivante, 1791, l'Angleterre accordait au Canada le système représentatif. — La révolution américaine nous a valu l'acte de Québec, 1774, la révolution française, celui de 1791. A quelque chose malheur est bon !

frères, les Canadiens pardonnèrent tout : trahisons, ingratitude et mépris ; l'indigne mère, pour coupable qu'elle fût, n'en demeurerait pas moins la véritable mère de ces abandonnés et de ces bannis, *l'alma mater*, l'inoubliable France ! Notre peuple, d'ailleurs, avait une âme trop jeune, trop naïve, un cœur trop tendre et trop neuf pour s'irriter contre un autre que l'ennemi traditionnel, l'Anglais, auquel il rapportait la cause unique de tous ses malheurs. Il en est des nations qui entrent dans la vie comme de l'enfance des individus : petits, leur cœur s'ouvre toujours et se dilate même lorsqu'on le brise ; devenus grands, hommes faits, il se ferme et se bronze pour jamais. A cette époque, le Canada français, encore en bas-âge politique, ne connaissait pas ces rancunes âpres, ces haines féroces des vieux pays de l'Europe gangrenés jusqu'aux moelles ; il confondait tout encore, caresses et blessures venues de cette main adorée de la France qu'il reconnaissait, avec une émotion indicible, dans celle que lui tendait ses prêtres proscrits.

Avec les ecclésiastiques émigrés, rentrèrent au Canada, comme autant de bannis revenus de l'exil, les beaux livres français, devenus si rares, partant si regrettés ; livres d'études, livres de prières, livres de chant, et, après eux, ces lettres de famille, trois fois bénies, plus anxieusement attendues encore que le retour de la colombe biblique par les prisonniers de l'Arche.

Nos chimistes modernes calculent et graduent, avec une précision étonnante, la puissance redoutable des fulminates. Quel moraliste, quel penseur mesurera jamais l'intensité de cette joie, la force expansible de cette allégresse qui dilata soudain, avec la dangereuse instantanéité de la poudre, le cœur de ces vieux Canadiens, nos ancêtres, quand arrivèrent de France, avec *nos gens*, ces premières lettres de paysans à paysans, d'ouvriers à ouvriers, de soldats à soldats, humbles missives à l'orthographe boiteuse, au style barbare, mais dont l'inconsciente éloquence dépassait les meilleurs effets des chaires de rhétorique. Avec la constance invincible, l'inaltérable patience, le courage stoïque et l'inébranlable foi des martyrs, nos pères les avaient attendues trente ans ! Et elles vinrent !

Quelle séduisante étude pour l'archiviste-historien que la critique comparée des correspondances particulières, écrites au lendemain de cette tempête effroyable qui emporta d'un seul coup trône, autel, patrie ; lettres naïves, vulgaires, obscures, mais fleurant la belle simplicité des honnêtes gens, questionnaires pour la plupart où les réponses étaient à ce point identiques que, de l'est à l'ouest de l'Atlantique, les lettres échangées ressemblaient aux échos d'une même voix répercutée par deux rivages. — Qui était mort ? depuis la catastrophe ; qui avait survécu ? Qui labourait maintenant le champ paternel ? Parlait-on toujours français à Québec ? Et les vieux cantiques bretons, normands, picards, se chantaient-ils encore dans les églises au temps de Noël ? — La joie de la population tenait du délire. On cessa de copier les classiques dans nos collèges, et, à l'Hôtel-Dieu de Québec, les *Noëls nouveaux* de

Pellegrin dont les éditions se distribuaient maintenant par toutes les campagnes.

Le 26 juin 1794 débarquait à Québec un jeune prêtre, âgé de vingt-huit ans, qui n'avait pour tout bagage qu'un bréviaire, un violon, et un recueil de cantiques. Encore ce recueil — pour éviter sans doute des frais de douane — n'était-il imprimé que dans sa mémoire. Il se nommait Jean-Denis Daulé, — le bon Père Daulé dont j'ai longuement parlé au premier de mes articles. En reconnaissance de l'accueil cordial qu'il avait reçu au pays, le prêtre exilé publia son *Recueil de Cantiques à l'usage du Diocèse de Québec*. Cette belle action, ai-je dit ailleurs, fait souvenir d'Homère et des rapsodes, errant de ville en ville et récitant des fragments de l'*Iliade* en échange du pain de l'aumône et du toit hospitalier. Son œuvre anonyme est deux fois touchante, et par la modestie profonde de son auteur qui ne voulut jamais la signer et par la noblesse du sentiment qui l'inspira. Ce livre, inestimable pour nous, a définitivement fixé cette belle tradition, que rien ne sut interrompre, de chanter par tout le Canada français les NOELS ANCIENS DE LA NOUVELLE-FRANCE. Que notre reconnaissance s'élève donc à la hauteur de son mérite ! Et n'oublions jamais le nom de ce proscrit dont la voix émue, délicieusement timbrée de nostalgie, fit tant aimer par ses chants religieux la première et douce patrie !

Québec, 1er juillet 1898.

ERNEST MYRAND.

BERRYER

SA VIE ET SES ŒUVRES

1790-1868

par E LECANUET

Prêtre de l'Oratoire

Huitième édition. 1 fort vol. in-8..... 1.50

L'an dernier, à l'époque même où parut sa célèbre Encyclique aux catholiques français, Léon XIII s'entretenait avec l'évêque de Rodez, Mgr. Bourret. Ils parlaient de la France de ses destinées, de son attachement à l'Église, et le Saint-Père exprimait avec chaleur son affection pour notre pays. Tout à coup, se retournant vers l'évêque : " Il vous faudrait un orateur, dit-il, une grande voix qui parlât à la France ! " Et se rappelant sans doute que personne, en ce siècle, n'a plus travaillé que Berryer à la pacification politique, à la réconciliation des esprits et des cœurs, le Souverain Pontife ajouta en levant les bras au ciel : " Où est Berryer ? Où est Berryer ? "

Ces simples paroles — tombant de si haut — sont un des plus beaux éloges qui aient jamais été adressés à Berryer ; elles ont dû faire tressaillir la fierté dans sa tombe le vaillant chrétien, et nous avons tenu à les rappeler en tête de cet ouvrage, comme une bénédiction et comme une espérance.

Non, Berryer n'est plus là ! Nous le sentons profondément. Voilà déjà vingt-cinq ans que sa grande voix s'est éteinte. Il n'est plus là pour nous rallier, pour nous encourager, pour nous entraîner aux nobles combats. Mais sa mémoire, ses vertus, ses exemples, sa vie nous restent, nous parlent encore avec éloquence et peuvent, si nous le voulons, nous inspirer de généreux efforts, de viriles résolutions. C'est tout le but de ce livre, le premier un peu complet qui paraisse sur l'orateur. Si notre travail n'en était trop indigne, nous serions fier de le dédier à la jeunesse française, car c'est en pensant à elle que nous l'avons écrit.

Elle y trouverait non seulement l'intérêt dramatique d'une grande vie remplissant, animant et honorant les deux tiers de notre siècle, elle y trouverait un de ces hommes qui font véritablement honneur à l'homme, un type de fidélité incomparable, qui vit dix-sept fois changer le gouvernement de son pays sans changer lui-même, un caractère chevaleresque auquel on ne peut pendant soixante ans de vie publique reprocher un seul mensonge, un modèle de désintéressement : à M. de Rothschild, qui veut l'associer à je ne sais quelle affaire financière, il répond par un " jamais " si énergique qu'on n'y revint pas ; à un autre, étonné qu'il ne cherche point à s'enrichir, n'ayant pour cela qu'à se baisser : " C'est vrai, dit Berryer, mais il faudrait se baisser ! "

Elle y trouverait les plus belles pages de celui qu'on a si souvent appelé le Démosthène français, et que Royer-Collard jugeait supérieur à Mirabeau lui même.

Elle y trouverait un orateur vraiment national, " le plus Français de tous les Français ", demandant au patriotisme ses plus éloquents inspirations, défenseur de toutes les libertés, mais surtout des grandes causes vaincues, des exilés et des persécutés.

Elle y trouverait un chrétien sans peur, mettant au service de l'Eglise et de ses droits sa grande éloquence, gardant fidèlement dans son cœur sa foi d'enfant, et couronnant par une mort sublime quatre-vingts années d'une vie admirable.

En un mot, elle y trouverait, pour employer l'expression d'un grand homme d'Etat anglais, lord Palmerston, elle y trouverait d'un modèle de perfection " .

NOS MALHEURS

LEURS CAUSES : LEUR REMEDE

CONFERENCES DE NOTRE-DAME DE PARIS

Par le R. P. OLLIVIER

1 fort vol. in-8..... \$1.25

LES MÈRES DES SAINTS

Par CH. D'HERICHAULT

Deuxième édition, 1 vol in-12..... \$0.75

§ I. — Chaque fois qu'on a pu arriver à l'origine des familles illustres, on a trouvé une femme exceptionnelle. C'est de la *Femme forte* que naît le grand homme. C'est elle qui fonde les races destinées à vivre longuement, glorieusement, utilement. Pour qui veut analyser ce grand homme, roi, guerrier, poète, diplomate, administrateur, pour qui veut étudier les destinées de cette race, c'est la mère plus que le père qu'il faut observer. L'homme marche, la femme dirige.

Ce qui est vrai pour les héros de la terre, l'est souvent aussi pour les héros du ciel. Quand nous pouvons arriver auprès du berceau d'un saint nous rencontrons fréquemment une femme magnanime. C'est donc en cherchant l'influence de la mère dans la famille pieuse qu'on peut arriver à trouver les secrets de l'éducation des âmes saintes. La mère est l'instrument de la faveur surnaturelle. On voudrait pouvoir dire qu'elle aide Dieu et qu'elle complète ses grâces. Elle en est le canal. Elle développe dans le cœur de l'enfant un nouvel instinct, l'instinct catholique, si je puis dire, qui lutte victorieusement contre l'instinct naturel. Il emprunte la plus grande partie de sa douceur à la voix maternelle et même, quand la flamme surhumaine de l'amour divin a tout embrasé dans le cœur, quand la maternité de Marie a recouvert les souvenirs des premières caresses, même alors encore, plusieurs de nos saints nous rappellent que leur docilité filiale n'a pas disparu, prouvant ainsi combien elle a été grande pendant l'enfance. Ils disent volontiers ce que saint Grégoire a écrit et que nous pouvons lire encore sur les murs du couvent du Mont Coelius : " C'est Sylvie, ma sainte mère, qui m'a donné à l'Eglise."

Cette observation m'a amené à étudier la *Pédagogie de la Sainteté*. Saisir sur le fait, sur cent faits, ces rayonnements de la lumière céleste qui sortent ou naïvement ou énergiquement, simplement ou miraculeusement de l'âme maternelle pour venir échauffer et féconder les germes de l'héroïsme chrétien ; recueillir les traits de la sagesse humaine illuminée par les conseils de la Sagesse céleste ; arriver ainsi à donner les éléments du code de la maternité catholique, c'est une œuvre qui m'a paru utile et grande et qui met les cœurs en haut.

C'est ainsi que je suis devenu un pêcheur des perles divines et que j'ai recueilli, le mieux que j'ai pu, les fleurs de cette maternité catholique. J'ai écouté soigneusement les conseils à demi étouffés par l'humilité, j'ai regardé respectueusement les actions à demi effacées par le temps. J'ai rassemblé avec une tendre patience et une caressante vénération, en les cherchant aussi bien dans les familles royales qu'au foyer de la paysanne et de l'ouvrière, les parcelles de l'or divin.

§ II. — Je n'ai pas désiré seulement faire un ouvrage de dévotion, j'ai voulu aussi composer un livre d'histoire. Il est bon de rappeler tranquillement que le premier devoir de l'histoire est d'être la servante de la piété et qu'étant le garde du corps de la vérité, elle doit avant tout défendre la partie supérieure de cette vérité qui est la Vérité divine.

L'histoire d'en haut est logiquement plus importante que celle d'en bas. Ce sont les âmes qui mènent les corps; ceux-ci vont d'autant plus haut et plus droit que celles-là sont meilleures et plus héroïques. Les annales de l'âme sont plus précieuses que les chroniques de l'intelligence, à leur tour plus utiles que les éphémérides du corps. Je veux dire que le saint l'emporte, en importance historique, sur l'homme d'Etat comme celui-ci sur l'ouvrier. Si nous avions, pour décerner le premier prix d'intérêt public, à choisir entre l'historien des Apôtres, celui de Jules César ou celui de Gros-Jean, même après que celui-ci en a remontré à son curé, nous estimerions que le premier, comme utilité pratique, est autant élevé au-dessus du second que celui-ci l'est au-dessus du troisième.

Ce sont des vérités qu'il faut répéter sans cesse, en un temps où l'intelligence, après avoir voulu prendre la place de l'âme, est en train de s'incliner devant la main-d'œuvre; et l'on comprendra que nous ayons travaillé à mettre l'histoire à sa place, c'est-à-dire au service de la piété.

§ III. — Nous ne réclamons d'autre mérite que d'avoir été un patient lecteur et un consciencieux compilateur. Le foyer domestique des saints présente, le plus souvent, un intérêt plus original que tout ce que notre imagination eût pu inventer et les paroles qu'on y murmure ont une puissance de suggestion que le plus habile rhétoricien ne saurait remplacer. J'ai redit simplement ce que j'ai pu voir ou entrevoir à ce foyer.

Pour les hommes sincères, les échos des demeures sanctifiées sont pleins de hauts conseils, de consolations pénétrantes et d'angéliques encouragements.

Les hommes qui sont seulement curieux, trouveront à s'instruire dans ces galeries de la pédagogie sainte.

Ceux qui aiment la philosophie trouveront ici de brillants et nombreux matériaux de l'étude de l'âme.

Enfin, ceux que l'histoire séduit, s'ils sont gravement intelligents, nous suivrons avec joie; nous allons les mener au milieu de la lumière divine et leur montrer, à la lueur de cette électricité paradisiaque, tous les siècles et les contrées diverses.

§ IV. — J'ai essayé de répandre de la variété en un ouvrage qui pouvait aisément devenir monotone. Les esquisses ont été tantôt courtes, tantôt longues. Dans les unes, l'histoire l'emporte avec son style plus bref ; dans les autres la piété, avec sa phrase plus onctueuse.

Malheureusement, les documents sur les Mères des Saints ne sont ni nombreux ni caractérisés. Un nom, quelques phrases banales, souvent c'est tout. Parfois les plus persévérantes recherches ne donnent rien. C'est ainsi qu'on ne trouvera pas même nommés ici de grands saints, qui me sont bien chers ; et je citerai entre cent : saint Bruno, saint Ignace, sainte Angèle, saint Vincent de Paul, saint Benoît-Labre.

Il y a sans doute une source de documents. J'eusse pu en trouver de nombreux en prenant les biographies déjà faites, en choisissant les Mères des Saints qui ont été elles-mêmes canonisées. Mais justement parce que ces vies ont été écrites longuement et soigneusement, il était oiseux et malséant de faire un livre pour les abréger. En les laissant de côté j'ai cru aussi gagner en utilité morale : Je me suis dit que telle lectrice qui recevra volontiers les leçons d'une femme simplement pieuse, comme elle, s'effrayera peut-être si cette femme est une héroïne de sainteté.

J'ai cru devoir admettre Blanche de Castille, Charlotte de Savoie, Marie Leczinska, bien qu'elles soient fort connues. Elles n'avaient pas encore été observées uniquement dans leur action maternelle.

Après la première partie, qui renferme les notions générales, on ne rencontrera pas de Mères canonisées.

Dans cette première partie, nous verrons la maternité sainte établie, avec une divine tendresse, par le bon Jésus ; puis trempée héroïquement dans le martyre ; enfin, en quelque sorte, codifiée par saint Jérôme qui, résumant les leçons de l'expérience des premiers siècles, les conseils des saints et des docteurs, montra, au-dessus du foyer domestique sanctifié, la virginité sanctifiante.

§ V. — En résumé, j'ai utilisé de mon mieux les renseignements que l'histoire nous donne sur les Mères des Saints. A l'aide de ces renseignements, très souvent rares et vagues, j'ai essayé d'esquisser le caractère, parfois la vie de la mère et de montrer comment cette mère avait presque toujours développé la vocation sainte de l'enfant. J'ai donc travaillé à faire un livre d'histoire utilement pratique et de lecture pieuse.

J'ajouterai, avec candeur, que j'ai voulu faire la cour aux saints et obtenir leur protection pour moi et pour les miens, en donnant à leurs Mères, avec un respect vraiment filial, tout le lustre dont je suis capable. Toutefois je n'ai pas dû manquer à mon devoir d'historien et l'on trouvera quelques mères qui ont essayé de lutter contre la vocation de leurs enfants.

J'ai besoin de déclarer qu'en me servant des mots *Saint*, *Bienheureux*, *Vénérable*, je les ai pris dans leur sens usuel ; et il n'y a pas, dans cet ouvrage, une pensée qui ne soit pleine de la plus tendre docilité envers l'Église Romaine.

PARTIE LÉGALE

Rédacteur : ALBY

COMMISSAIRES. (1)

AVIS

En conformité à l'article 13 des Règles de Pratiques en force depuis le 10 mai 1898, et qui se lit comme suit :

Article 13. Un commissaire nommé pour recevoir les affidavits qui doivent servir devant cette cour, doit, avant d'agir comme tel, prêter serment. Il ne peut pas recevoir ceux de ses parents jusqu'au degré de cousin germain inclusivement, ni ceux des parties qu'il représente dans une cause, ou dans une procédure même non contentieuse excepté, pour les notaires, dans le cas où la loi les y autorise.

Avis est par le présent donné à tous les Commissaires de la Cour Supérieure de se conformer au dit article 13 d'ici au 1er septembre prochain, faute de quoi leur Commission sera révoquée " ipso facto. "

CHAMBRE DES JUGES.

Montréal, 1er juin 1898.

(Signé)

M. M. TAIT

A. G. J.

Les Commissaires devront se faire assermenter devant le Proto-notaire qui enregistrera cette assermentation et y préparera une liste des Commissaires s'étant conformés à cette règle.

Par ordre,

L. D. GAREAU.

Dép. P. C. S.

ALIMENTS

QUESTION.— Je suis veuve, pauvre, infirme et dans l'impossibilité absolue de gagner ma vie. Mon beau-père, le père de mon mari, est riche et il refuse de m'aider quoiqu'il ne puisse rien me reprocher sous quelque rapport que ce soit. Puis-je le contraindre à me fournir des aliments.

Veuve M.....

RÉPONSE.—S'il existe des enfants issus de votre mariage, votre beau-père est obligé de vous fournir des aliments. Vous avez contre lui une action en justice pour l'y contraindre. Si, au contraire, vous n'avez pas d'enfants, la loi ne vous donne aucun recours contre votre beau-père. S'il vient à votre aide, ce sera par charité et, si j'en juge par sa conduite envers vous, la charité n'est pas sa vertu dominante. (Voyez les articles 167 et 168 du code civil.)

(1) Voyez le numéro du 15 mai, page 181, et le numéro du 1er juin, page 223.

(De *La Croix* du 26 avril 1898.)

A propos d'un jugement. (2)

Les journaux ont mené grand bruit au sujet de la sentence rendue, il y a quelque temps, par le tribunal de Château-Thierry, et confirmée naguère par la Cour d'appel d'Amiens. Ils ont raison : il y a là un véritable événement. C'est une victoire de l'équité naturelle du droit chrétien et de la doctrine théologique sur les tendances rigoureuses et étroites des légistes modernes.

Pour justifier cette jurisprudence nouvelle, on a fait appel aux théologiens, au droit canon et même à la Somme de saint Thomas. Il y a une autre autorité plus vivante encore qu'on aurait pu invoquer, c'est celle de la législation pontificale.

À Rome, en effet, sous le gouvernement paternel des successeurs de saint Pierre, *la législation ne punissait pas ceux qui volaient du pain* ; ils étaient considérés comme ayant agi dans un cas d'extrême nécessité. Ceux qui parcouraient, en ce temps-là, les rues de Rome, étaient étonnés de voir les devantures des boulangers fermées par de solides grillages. Telle est l'explication de cette précaution, qui, au premier abord, paraissait insolite.

Peut-être cette législation si bénévole ne pourrait-elle s'appliquer partout. Mais il paraît bon de la signaler, d'abord afin de montrer toute la bénignité et toute la douceur de ce gouvernement pontifical qu'on a si odieusement calomnié. Cela montre en effet qu'il aimait les pauvres et qu'il les traitait comme ses privilégiés et ses *enfants gâtés*.

En outre, maintenant qu'on étudie avec tant de soin l'économie politique et les moyens de venir en aide à ceux qui souffrent et à ceux qui travaillent, qu'on recherche ce que faisaient les Papes, lorsqu'ils étaient libres dans leur action sociale. Il y a là tout un trésor d'enseignements les plus sûrs et les plus précieux pour les publicistes et les jurisconsultes catholiques.

Abbé A. PILLET.

AUX CORRESPONDANTS

Un marchand.—Le mineur qui, parvenu à sa majorité, n'a pas ratifié le contrat qu'il avait fait pendant sa minorité est restituable contre ce contrat pour cause de lésion. Il peut demander la mainlevée de l'enregistrement des hypothèques dont ses immeubles peuvent avoir été grevés en vertu d'un semblable contrat.

Caution.—Si vous vous êtes obligé solidairement avec le débiteur principal, le créancier ne peut pas être contraint de discuter préalablement ce dernier. (C. C. art. 1941). Il peut s'adresser à vous en premier lieu, obtenir jugement et le faire exécuter sans s'occuper du débiteur.

(2) Voyez le Propagateur No du 15 avril, page 125 et No du 1er mai, page 161.

HISTOIRE DE L'ENFANT JESUS MIRACULEUX DE PRAGUE

d'après les Auteurs Allemands et les Chroniques du Carmel

Par Gabrielle FONTAINE

Quatrième édition, revue et augmentée.

1 vol grd in 8 illustré de 237 pages..... \$0.50
Le même relié..... \$0.75

La dévotion à l'Enfant Jésus n'est pas seulement la dévotion des petits enfants, des simples, des ignorants ; elle est aussi et surtout la dévotion des grands saints.

N'est-ce pas le séraphique François d'Assise qui, le jour de Noël 1223, a fait la première crèche ? — Saint Antoine de Padoue, dont la puissance l'a fait appeler le "sèmeur de miracles", est-il représenté autrement qu'avec l'adorable petit Jésus dans les bras ou debout sur son livre ?

Saint Bernard, saint Alphonse de Liguori et tant d'autres ont chanté la gloire et l'amour de l'Enfant-Dieu.

Dans beaucoup d'ordres religieux et surtout dans le Carmel, l'enfance du Sauveur est honorée particulièrement : c'est la dévotion par excellence des enfants de Sainte-Thérèse.

Le cloître semble froid à la nature ; cette vie de pénitence continuelle, d'abnégation, d'humilité, paraîtrait bien dure si on n'avait un modèle sous les yeux.

En regardant un Enfant-Dieu souffrir dès le berceau, aider sa Mère et son Père nourricier, travailler de ses divines petites mains, qui soutiennent le monde, on ne trouve plus l'obéissance trop pénible ; l'humilité devient facile, et la pénitence est un besoin de l'âme généreuse.

Le Dieu du Calvaire inspire la contrition et la confiance ; le Dieu de la crèche commande l'amour.

Sainte Thérèse, cette illustre amante de Jésus, le comprenait bien ainsi ; toutes ses fondations ont été placées sous la protection du divin Enfant. Maintenant encore l'Enfant Jésus est le roi du Carmel ; c'est lui qui préside aux récréations, aux exercices du naviciat, aux cérémonies de la vêtue et de la profession.

C'est à Lui que on droit la rapide propagation de l'ordre.

En 1600, les Carmes étaient fixés à Rome et en quelques années, ils se répandirent dans beaucoup de contrées de l'Europe et allèrent travailler à la vigne du Seigneur au delà des mers.

En 1620, lorsque les Protestants se liguèrent contre Ferdinand II,

empereur d'Autriche, celui-ci demanda l'intervention du vénérable Père Dominique de Jésus-Marie, alors Préposé-Général de la congrégation en Italie.

Ce fervent religieux eut une mission providentielle à remplir au milieu de l'armée. On le vit ranimer les soldats par son ardente parole, et rétablir partout l'ordre et la piété. Il administrait les sacrements, assistait les malades et se tenait à la tête des troupes dans le combat. Le mot d'ordre était *Maria! Maria!* on se battait au chant du *Salve Regina*. Ainsi fut gagnée la bataille de la Montage Blanche, près de Prague. Cette bataille si importante assurait la Bohême au catholicisme.

L'empereur témoigna sa reconnaissance aux fils de Sainte-Thérèse, par une fondation de Carmes déchaussés dans la ville de la Victoire, *Santa Maria de Victoria*, et dédiée à saint Antoine de Padoue.

Dans un moment de pénurie, ces religieux reçurent des mains de la princesse Polyxène de Lobkowith une ravissante statue de l'Enfant Jésus qui, de ce sanctuaire, répandit ses bienfaits sur le monde entier. Cette statue fut la gardienne de la ville de Prague, le refuge de ses habitants et la providence des Carmes. Dans sa libéralité, le divin Enfant a attaché la même puissance toutes les statues et images qui la représentent. Le nombre de grâces, de conversion, de guérisons obtenues par ces reproductions est vraiment incalculable. Partout où l'*Enfant Jésus miraculeux de Prague* est honoré, on obtient ce que l'on désire.

On dirait qu'à notre époque si troublée, Jésus veut se manifester pour nous sauver de la tourmente, comme à Prague au XVIII^e siècle. On s'efforce, par une éducation sans Dieu, de lui arracher l'enfance ; Lui, veut se l'attirer. Il appelle les petits enfants du trône où on le place dans les Carmels, dans familles, dans les églises ; sa main est levée pour les bénir. Il dit aux pieux parents : " Montrez-leur l'exemple, faites-moi aimer de ces petits ; plus vous m'honorerez, plus je vous favoriserai."

O divin Enfant, aidez-moi à rapporter ici l'histoire de votre statue miraculeuse ; faites vous connaître, faites vous aimer davantage, suscitez de nouveaux apôtres qui allument dans tous les cœurs le feu de votre amour. Soyez maintenant pour nous, ce que vous avez été pour la Bohême il y plus de deux siècles ; sauvez nous, sauvez votre Eglise, sauvez l'Europe catholique, sauvez notre patrie !

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

APPROBATION

PRÉFACE

CHAPITRE I. — ÉGLISE STE-MARIE DE LA VICTOIRE. — Bataille de Prague. Fondation d'un couvent de Carmes déchaussés

CHAPITRE II. — DONATION DE LA STATUE DE L'ENFANT-JÉSUS AU COUVENT DES CARMES DÉCHAUSSÉS DE PRAGUE. — Pauvreté du monastère. La Princesse de Lobkowitz. Bénédiction du St Enfant Jésus.

CHAPITRE III. — PROFANATION ET OUBLI. — Epreuves qui en résultent pour la Communauté.

CHAPITRE IV. — RÉPARATION. — La Statue est retrouvée par le R. Père Cyrille. Epreuves auxquelles il est soumis avant de réussir à faire restaurer et réparer la sainte Image.

CHAPITRE V. — PROTECTION PARTICULIÈRE DU DIVIN ENFANT. — I. Pour la vie religieuse. II. Pour la famille. III. pour la patrie et l'empire.

CHAPITRE VI. — VOL SACRILÈGE. — Terribles châtimeints.

CHAPITRE VII. — BIENFAITEURS DE L'ENFANT-JÉSUS. — Construction d'une petite chapelle (1644).

CHAPITRE VIII. — NOUVEAUX BIENFAITS DE L'ENFANT-JÉSUS. — I. Pêril conjure. II. Ingratitude punie. III. Bénédiction inattendue.

CHAPITRE IX. — PIÉUX ADORATEURS DE L'ENFANT-JÉSUS. — Le baron de Mitrovitch Le baron de Kafka. Lébronse de Pernstein.

CHAPITRE X. — SOLNITZ OU LE DOMAINE DE L'ENFANT JÉSUS.

CHAPITRE XI. — VISITE DE PHILIPPE DE MANSFELD ; DE L'EMPEREUR DU CARDINAL-ARCHEVÊQUE.

CHAPITRE XII. — SIÈGE DE 1648. — PROTECTION DE L'ENFANT JÉSUS. TRAITÉ DE WESTHPALIE.

CHAPITRE XIII. — RECONNAISSANCE DES HABITANTS DE PRAGUE. PESTE DE 1649.

CHAPITRE XIV. — LA CHAPELLE DE TALMBERG. — Nouvelles faveurs. Double protection. Voleur repentant. La peste de 1713-1714. Une guérison par la première robe de l'Enfant Jésus (1722). Une épingle retrouvée (1730). Un eune homme converti. Un pécheur endurci.

CHAPITRE XV. — ÉPANOUISSEMENT DE LA DÉVOTION (1738 à 1741). — Père Emerich de St Étienne. Père Idefonse de la Présentation. Nombreuses grâces et faveurs.

CHAPITRE XVI. — NOUVELLE TRANSLATION (1741). — Prague préservée du pillage (1741). Visite de Marie-Thérèse (1743). Siège de 1744 et de 1756. Nouvel autel (1776).

CHAPITRE XVII. — ÉTAT DE LA DÉVOTION 1741 à 1784. — Quelques exemples.

CHAPITRE XVIII. — L'ENFANT JÉSUS DE PRAGUE PENDANT LE DERNIER SIÈCLE. — Suppression des Carmes. Restauration de l'église, État actuel.

DEUXIEME PARTIE

CHAPITRE I. — LA DÉVOTION A L'ENFANT JÉSUS DE PRAGUE SE RÉPAND EN BELGIQUE. — Inauguration de plusieurs statues.

CHAPITRE II. — LE DIVIN ENFANT JÉSUS EN FRANCE. — Inauguration des première statues : Maux, Laval, Narbonne, Bagnères de Bigorre, Montpelier, Arles, Air-sur-l'Adour, Ste-Marie du Désert, Lille, Toulouse, Fayet.

CHAPITRE III. — L'ENFANT JÉSUS MÉDECIN DES ENFANTS. — I. Une pauvre veuve. II. Une petite fille de 7 ans. III. Une enfant tombée dans les épines. IV. Tumeurs. V. Erysipèles. VI. Luxation au genou. VII. La foi d'une mère. VIII. Maladie interne. IX. Emma Labaert. X. Un enfant sauvé deux fois. XI. Nne élève du Sacré-Cœur. XII. — Guérison pe mon petit Paul. XIII. Maladie de peau. XIV. Un œil crevé. XV Ophthalmie purulente. XVI. Néphrite albumineuse.

CHAPITRE IV. — L'ENFANT JÉSUS PROTECTEURS DES FAMILLES. — I. Conversions. II Une samille de Gand. III Un colon Français. IV. Réconciliation. V. Un ouvrier dans le besoin. VI. Après un silence de 5 ans. VII. Une belle position procurée par l'Enfant Jésus. VIII Guérison.

CHAPITRE V. — L'ENFANT JÉSUS ET LES COMMUNAUTÉ. — I. Deux billets de vingt francs. II. Pensionnat de Frameries. III Double protection dans un couvent des Flandres. IV. Un jardin agrandi. V. Douze mille francs. VI. Construction d'une chapelle. VII. Une postulante de la Société de Marie Réparatrice.

CHAPITRE VI. — OPÉRATIONS ÉVITÉES. — I. Un genou brisé. II. Abscès au foie. III. Glande. VI. Redressement d'une jambe. V. Un ouvrier écrasé.

CHAPITRE VII. — GUÉRISON DE DIVERSES MALADIES. — I. Influenza et périloneites. II. Sciatiques et paralysies. III. Eczéma. IV. Opération dangereuse. V. Un pouce malade depuis deux ans. VI Un prêtre à toute extrémité. VII. Promesse d'un pèlerinage à Prague.

CHAPITRE VIII. — L'ŒUVRE DE L'ENFANT JÉSUS.

CHAPITRE IX. — LE PREMIER SANGTUAIRE DE L'ENFANT JÉSUS EN FRANCE.

CHAPITRE X. — LA MAISON DE L'ENFANT JÉSUS A ATTICHES.

CHAPITRE XI. — ENCORE QUELQUES BIENFAITS DE L'ENFANT JÉSUS. — I. Enfant guéri du croup. II. Une bronchite. III. Vocation. IV. Danger évité. V. Douleurs aiguës. VI. Hommage de reconnaissance d'un monastère de la Visitation. VII Valeurs retrouvées.

CHAPITRE. — L'ENFANT JÉSUS DANS LES MISSIONS. — Laos Siamois, Japon, Ile de Ceylan, Haut Congo, Amérique, Océanie.

CHAPITRE XIII. — PREUX HOMMAGES DE RECONNAISSANCE.

CHAPITRE XIV. — PRATIQUES EN L'HONNEUR DU DIVIN ENFANT. — Archiconfrérie. — Prières diverses. — Neuvaines pour la Noël et le Saint Nom de Jésus. Formule de bénédiction pour les petits chapelets de l'Enfant Jésus.

BIBLIOGRAPHIE

SOCIÉTÉ DE SAINT-AUGUSTIN

BRUGES, BRUXELLES, ANVERS, GAND, ROME.

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

Classiques et modernes apologiste de la Foi chrétienne,

Par M. MAEUEL,

Agrégé de l'Université, professeur honoraire.

1 vol. gr. in-8 de 400 pp. Prix..... \$1.00

Ce n'est pas la première fois que pareille apologie est essayée depuis M. de Genoude et à sa suite ; cependant le livre que voici est bien neuf, sinon par le plan, du moins par le choix des matériaux mis en œuvre pour le réaliser. Les modernes, les contemporains surtout sont appelés à témoigner ici en faveur des vérités chrétiennes : Pascal,

Bossuet, Fénelon, s'y rencontrent avec Lacordaire, Ozanam, Guizot, Cousin, Jules Simon, Caro, Jouffroy, Schérer, Sacy, Musset, Vigny, Laprade, etc. Quand nous aurons ajouté que c'est un professeur de philosophie qui les interroge, le lecteur sera édifié sur la valeur sérieuse de l'ouvrage.

LES QUESTIONS DE VIE OU DE MORT

Par le R. P. AL. LEFEBVRE

De la Compagnie de Jésus.

1 vol. in-12..... 88 cts.

CINQUIEME QUESTION

LA DESTINEE

Quo vadis ?
Où allez-vous ?

(Joan. ; xvi, 5.)

L'homme pèlerin de la vie marche, marche vite, bien vite ; et parmi tous ces voyageurs de la terre, il y en a qui ont l'air de ne pass'en douter, il y en a qui ne s'inquiètent pas de savoir où ils vont. C'est donc une des questions les plus graves et des plus importantes que je puisse adresser au pieux lecteur : Où allez-vous, mon frère, où allez-vous donc si vite ? *Quo vadis* ?... Homme, vous allez à la mort, et bientôt vous arriverez à la tombe. Chrétien, vous allez au ciel, à la gloire, au bonheur de l'éternité, ou bien à l'enfer, à l'opprobre éternel !

Arrêtons-nous donc instant, pour y penser un peu, ou plutôt, puisqu'il est impossible de s'arrêter jamais dans cette route, tout en marchant et en suivant notre course rapide, tâchons des réfléchir ensemble, et de nous bien assurer du terme de ce voyage, de savoir enfin où nous allons. Heureux si par ces pensées je puis remettre dans le bon chemin quelques voyageurs égarés. Il y aura deux parties principales dans cet entretien. — Un mot d'abord sur la rapidité du voyage ou de la vie, — et puis un mot sur le terme ou la fin de la course.

I. Premièrement : la vie. — Qu'est-ce que la vie ? Comme Aristote et la plupart des philosophes, saint Augustin la définit par un mot, la vie est dans le mouvement, *vita in motu*. Et en effet, quel mouvement sur cette petite terre ! Voyez donc comme les hommes s'agitent et se pressent ! Il y en a qui tombent à chaque instant, emportés avec une effrayante rapidité vers ce terme fatal ; tous vont extrêmement vite, mais il y en a qui arrivent beaucoup plus tôt qu'on n'aurait pu le croire, et qui font le trajet en peu de jours, tandis que d'autres pourront bien mettre quelques années. Le plus long voyage est bientôt fini, car la vie de l'homme n'est rien, et à chaque heure du jour on peut assurer qu'il y a un long convoi de trois mille pèlerins au moins qui doivent arriver, et qui sont attendus sur la rive de l'éternité.

Les enfants ne savent pas cela ; il leur semble, quand ils commencent à marcher un peu dans la vie, qu'ils n'en finiront jamais, qu'ils auront beaucoup de temps ; bien des hommes aussi ne veulent pas songer au peu de jours qui leur seront donnés et à la rapidité de ces heures qui fuient... Mais il n'y a rien de plus vrai

d'une part, comme il n'y a rien de plus utile que ce souvenir, pour empêcher l'homme de perdre ce temps si court et si précieux, et pour empêcher le chrétien de s'égarer ou de s'amuser dans le chemin.

Et pour prouver à tous cette vérité, nous n'avons qu'à interroger la foi et la raison.—La foi, d'abord : les divines Ecritures ont pour ainsi dire épuisé toutes les comparaisons possibles, pour nous la faire comprendre. La vie, c'est une vapeur qui soudain disparaît, dit l'apôtre, *vapor est ad modicum parens...* (Jac., iv, 15). La vie, c'est une ombre qui fuit, dit le prophète, *dies sicut umbra prætereunt* (Ps. cxliii, 4). Elle passe si vite que mille années ressemblent au jour d'hier, qui déjà n'est plus, *mille anni tanquam dies hesternæ præterit...* (Ps. lxxxix, 4).—Ailleurs, c'est l'image du torrent dont les eaux s'écoulent si vite et ne reviennent pas, ou bien, c'est comme la petite nacelle du pêcheur qui, glissant à la surface des eaux, y laisse un instant un léger sillon qui indique par où elle a passé, et puis les eaux s'aplanissent, et on ne peut plus dire où elle était. Ainsi s'écoulent les générations humaines ; à peine si pendant quelques jours on peut reconnaître la trace de ceux qui déjà ne sont plus.—Mais voici encore des comparaisons plus étonnantes : la vie de l'homme ressemble à la flèche légère qui a fendu les airs, ou bien à l'oiseau qui traverse le ciel, et qui ne laisse pas le moindre vestige de son passage ; il n'en reste pas plus de la foule des hommes qui ont passé sur cette terre : ils n'y sont plus, c'est tout ce que vous pouvez dire : *Et ecce non erat... non est inventus locus ejus* (Ps. xxxvi, 36). Mais la plus effrayante de ces images est sans contredit celle de l'éclair qui brille un instant et s'éteint, et de la foudre qui gronde et se tait aussitôt. Telle est la vie, et telle est la mort qui les termine pour tous les enfants des hommes. Pensez-y donc, et vous ne serez plus trompé, comme vous l'avez été jusqu'à ce jour, par les illusions et les vanités du monde, qui passent comme vous-même, *in imagine pertransit homo* (Ps. xxxviii, 7) ; et *præterit figura hujus mundi* (I. Cor., vii, 31).

Que si nous voulons maintenant consulter la simple raison, nous serons encore plus frappés peut-être de cette vérité, que la vie n'est rien, et que nos jours fuient avec la plus effrayante rapidité. Qu'est ce, en effet, que le temps, cette mesure de la vie ? Analysons un peu et méditons-en la nature insaisissable, et vous conclurez aussitôt, comme le grand Paul, qu'il est court et rapide, et même, avec saint Jean, que nous n'en avons pas en quelque sorte : *Tempus breve est* (I. Cor., vii, 29), *Tempus non erit amplius* (Apoc., x, 6). Il y a, voyez-vous, trois heures dans le temps, ou, si vous aimez mieux, il se compose de trois instants :—l'heure ou le moment qui a passé ;—l'heure ou le moment qui passe,—et enfin l'heure ou le moment qui va venir et passer aussi.

Eh bien, d'abord, pour le jour, l'heure ou le moment qui a passé, c'est fini, n'est-ce pas ? Elle n'est plus, cette heure-là ; il n'y a plus à y compter, et elle a passé vite pour tous... Encore une fois, c'est fini. Ce temps a passé, et il est impossible d'espérer de le voir revenir : *Fugit irreparabile tempus*. Il y a eu des peines,

des larmes, quelques plaisirs aussi ; mais il n'en reste rien, et il a passé bien vite, ce jour ! Elle a passé, cette heure ! n'en parlons plus !

Mais pour celle que vous appelez l'heure présente, c'est-à-dire l'heure qui passe, pour le jour d'aujourd'hui, comme on dit, qu'est-ce donc ? Eh bien, quoi ! c'est le jour entre hier, qui n'est plus, et demain, qui n'est pas encore ; c'est l'heure qui suit immédiatement celle qui vient de finir et qui précède celle qui va commencer. Que parlé-je de jour et d'heure ? Le temps présent, c'est cet instant qui passe, ce point insaisissable entre le passé et l'avenir. Voyez une sphère blanche d'un côté, rouge ou noire de l'autre ; ces deux couleurs se touchent, et c'est le point d'intersection de ces deux lignes, cet instant de raison, si je puis m'exprimer ainsi, qui fait votre vie... Vous passez et vous vous penchez pour saisir, si vous pouvez, l'heure et l'instant qui vont encore venir et passer comme les autres. Oh ! oui, *tempus breve est* ! qu'il est donc rapide et court, ce temps de notre pauvre vie !...

Quant à l'avenir, d'abord il n'y en aura pas peut-être pour vous, et, s'il y en a un peu, comme un jour encore ou une heure, ce jour, cette heure, seront de même nature et passeront aussi vite que le jour et l'heure qui ne sont plus ; et puis il faudra bien, n'est-ce pas ? que ça finisse un jour, bientôt même, et enfin, ce qui est plus triste, c'est que vous ne savez pas ni le jour, ni l'heure où ça finira... Pour moi, quand je médite ces choses, j'avoue que mon âme est toute saisie ; c'est à peine si j'ose respirer : j'attends en silence ; il me semble que je meurs, que tout va finir... que c'est fini !...

Mais ce que je ne puis comprendre, c'est que nous oublions si facilement ces vérités saintes, et que nous perdions notre vie dans les vanités du monde. Je ne puis m'expliquer comment, au souvenir, à la vue des heures qui fuient, nous sommes encore si souvent entraînés par ces illusions de la terre. Car nous sommes bien obligés de le voir et d'y penser : il n'y a pas un salon où l'on n'ait sous les yeux quelques-uns de ces instruments précieux qui mesurent et comptent avec précision les heures de notre vie ; et, pour le dire en passant, je ne conçois pas comment on peut donner à ces pendules des formes si légères et parfois même si impies, quand il faudrait, au contraire, leur réserver toujours un caractère grave et sérieux, puisqu'elles nous rappellent de si grandes vérités et le peu que nous sommes.

Eh bien, malgré les avertissements répétés des heures qui fuient, nous ne pensons qu'à cette terre, à nous y fixer. Je m'imagine alors voir un voyageur insensé, qui, emporté à toute vapeur et par un train de grande vitesse, verrait, sur la rive qu'il parcourt ainsi, une toute petite fleur, et qui voudrait la cueillir et en respirer le parfum... Allons donc ! lui crierait-on de toutes parts ; il n'y a pas ici de station ; on ne peut pas s'arrêter comme ça au caprice de tous les voyageurs ! Et le train passe !... Ainsi en est-il de ces pauvres mondains et des pécheurs insensés qui donnent leur cœur aux vanités du monde, quelles qu'elles soient : ils voudraient jouir

aussi et s'arrêter un peu dans le trajet de la vie... et la mort dans son char les emporte, ils vont passer et mourir. Allez, allez, malheureux ! mais où donc, mon Dieu ! où ?... C'est le terme du voyageur dont il nous faut dire maintenant quelques mots.

II. Quel est donc ce terme fatal ? Quelle est la fin de cette vie ?... Où donc allez vous si vite, mon cher lecteur ?... A la mort ! au tombeau, oui, sans doute ; mais encore ce mot ne dit pas tout, ni la fin principale et décisive. Il n'y a là qu'un moment de halte, à proprement parler. O homme ! vous avez une âme qui ne meurt pas, et qu'on ne pourrait enfermer dans une tombe de bois ou de marbre. Chrétien, on a vous promis une autre vie. Vous savez bien que vous ne mourrez pas tout entier, et vous ne le voudriez pas non plus. Lisez donc attentivement, et méditez ici, en silence, une série de propositions sûres et certaines, et tirez de ces propositions des corollaires pratiques pour la direction ou pour la réforme de votre vie.

Première proposition.—Il y a une autre vie, Dieu même l'a dit, et cette parole est écrite au symbole de notre foi. La raison l'affirme également et le démontre ; c'est la conséquence même des désirs qui sont cachés au cœur de tous les hommes ; enfin on l'a cru partout ; chez tous les peuples les plus barbares et les plus sauvages, on retrouve cette espérance, et c'est la dernière parole de consolation adressée par les pères à leurs enfants, au moment de se séparer et d'entrer dans les ombres de la mort.

Il y a une autre vie ; pensez-y donc. Voilà toute la conséquence à tirer de cette première proposition. Pourquoi l'oublier et vivre sur cette terre, comme si nous devions y rester toujours ? Cela n'est pas raisonnable vraiment, et peut nous exposer au plus grand des malheurs ; car, s'il y a une autre vie...

Deuxième proposition.—Il y en a deux. C'est tout aussi vrai, aussi certain. Dieu l'a dit aussi et révélé cent fois au livre des éternelles vérités. La raison aussi nous l'enseigne, car il est impossible que tous arrivent au même point, puisqu'il y en a qui prennent des routes si différentes et absolument opposées ; et, s'il y a un Dieu, il est juste ; donc il est impossible qu'il reçoive de la même manière le serviteur fidèle et le serviteur infidèle, l'enfant soumis et l'enfant ingrat. C'est impossible.

Voyez, il y a peu d'années et presque dans la même semaine, deux âmes étaient appelées à cette autre vie, et voici dans quelles circonstances. Une femme vertueuse, en sortant de l'office divin, voit à la porte de l'église un pauvre, et, touchée de compassion, elle prend une pièce de cinq francs, pour la donner à ce pauvre, et, dans ce moment, elle tombe frappée par la mort. L'autre, c'était le portier d'un petit séminaire ; profitant du moment où le prêtre, économe de la maison, était à l'autel pour le saint sacrifice, il était entré par la fenêtre de sa chambre ; il ouvre une armoire, et y prend une pièce d'argent toute pareille, et, comme il tenait dans sa main cet argent maudit, il tombe roide mort. Eh bien, je vous demande s'il est possible qu'ils soient arrivés tous deux au même terme, si un Dieu juste a pu les recevoir l'un et l'autre de la

même manière. Il y a donc deux autres vies : aussi bien tout le monde l'a cru et de tout temps ; les païens même avaient cette foi ; et il n'y a jamais eu pour le nier que ceux qui auraient eu intérêt à ne pas tomber entre les mains de ce grand Dieu.

Il y a deux autres vies.—La conséquence est aussi simple et naturelle qu'après la première proposition ; c'est-à-dire : Choisissez donc, et n'allez pas vous tromper de route, ne vous perdez pas dans le chemin ; car enfin ce malheur serait irréparable, puisque c'est pour l'éternité.

Troisième proposition.—Cette autre vie, en effet, ne doit jamais finir, elle est éternelle et nous allons en donner les mêmes preuves. Dieu l'a dit d'abord, ses promesses, comme ses menaces, sont éternelles, et cela est écrit aussi au livre des divins oracles, c'est le dernier mot du symbole que tous les apôtres ont signé de leur sang : *Et vitam æternam.*—La raison le prouve également, il n'y aura pas de motifs pour que cette vie finisse jamais ; le temps du mérite, l'heure du repentir étant passée, Dieu ne saurait revenir sur une sentence éternelle.

Ici, encore, nous pouvons assurer que toute la terre a cru à cette éternité des récompenses pour les justes, comme à l'éternité des supplices pour les âmes coupables et criminelles. Si vous croyez, dit saint Augustin, vous serez immortel pour la vie, si vous refusez de croire, vous seriez immortel encore, mais pour le plus juste châtement : *Si credis, immortalis es ad vitam, si non credis, immortalis ad pœnam.*

Vous êtes fait pour la vie éternelle. Eh bien, je vous demande quelle doit être la conséquence de cette vérité, si ce n'est : Travaillez donc pour cette vie ; celle-ci, celle du temps est si courte... bientôt la nuit va venir, vous allez arriver au terme dans quelques jours, et qu'avez-vous fait jusqu'à présent ? Voyons, qu'avez-vous fait de grand pour Dieu, pour votre âme, pour votre éternité ? Vous avez marché peut-être au hasard, et vous ne pourriez pas aujourd'hui dire même où vous en êtes, ni où vous iriez, si tout à coup c'était fini... Oh ! que c'est imprudent ! Il faudrait prendre tant de précautions, quand il est question d'une éternité, éternité de bonheur ou de malheur ! *Ubi periclitatur æternitas, nulla satis magna securitas*, dit un grand docteur ; et la plupart des hommes n'y songent pas, ils s'en vont comme des aveugles à la mort, comme des insensés à l'abîme éternel.

Croyez vous donc, vous, mon cher lecteur?... Mais, si vous croyez, comment donc vivez-vous ainsi dans l'indifférence ? Et, si vous aviez le malheur de ne pas croire, sachez que tous vos doutes et cet aveuglement volontaire des passions du cœur n'empêcheront jamais la vérité de demeurer immuable et éternelle. Vous vivez, bientôt vous allez mourir, eh bien, où irez-vous... Si vous êtes dans le chemin de la vie du ciel, persévérez avec courage, vous arriverez ; si vous n'y êtes pas, hâtez-vous d'y rentrer ; Dieu est prêt à vous pardonner, il veut encore vous sauver ; espérez en lui et ayez confiance en sa miséricorde infinie.

Jam enim securis ad radicem arboris posita est (Mat., III, 10). Déjà

la cognée est à la racine de l'arbre. Le jour baisse déjà, il n'y a plus que quelques heures de cette vie... Cet arbre stérile de votre âme est ébranlé, il chancelle, il va tomber... Voulez-vous savoir de quel côté? Voyez donc de quel côté il penche, car il tombera, sans doute, de ce côté-là, à moins que par un effort courageux et constant, vous ne vous hâtiez de le redresser et de l'incliner du côté opposé. Tout le monde comprend cette parabole : vivez donc comme vous voulez mourir ; croyez, espérez, aimez, faites le bien, tandis que vous en avez encore les moyens, et Dieu vous bénira ; il vous donnera sa grâce et la victoire dans le temps, sa paix et sa joie même à l'heure de la mort, son trône et sa couronne dans l'éternité.

HISTOIRE DE NAPOLEON III

Par J.-M. VILLEFRANCHE

2 forts vol. in-8.....\$2.00

L'heure de l'exacte justice, toujours tardive pour les hommes disparus au milieu de grands triomphes ou de grands revers dont ils furent les auteurs paraît avoir sonné enfin pour Napoléon III. Vingt-cinq années — le *longum mortalis ævi spatium* de Tacte — ont tempéré les amertumes. Les collaborateurs et les complices ont disparu ; les adversaires ont expérimenté à leur tour les difficultés du pouvoir. Il est donc devenu possible de juger froidement ce prince étranger et si complexe, et par fois si lucide et parfois si obstinément aveugle, tour à tour le plus hardi et le plus irrésolu des hommes, comme aussi le plus heureux et le plus misérable ; bon jusqu'à la faiblesse dans la vie privée et ce pendant trompeur jusqu'à la perfidie dans la vie publique ; esprit vaste mais encombré de chimères, réformateur bien inspiré quelquefois, conspirateur toujours.

Les ressentiments des Français se sont adoucis. Le souvenir des triomphes et des gloires, après avoir sombré avec le reste dans la catastrophe finale, a réapparu derrière le nuage des décombres à mesure que ce nuage était balayé par le Temps, qui emporte tout. On s'est rappelé quelles intentions généreuses furent mêlées à des rêveries funestes, et comme le coupable fut lui-même percé de ses propres traits plus qu'aucun autre, ses malheurs ont voilé ses fautes.

Peut-on rester impitoyable pour le criminel qui a subi sa peine ?

L'histoire, en effet, ne nous présente pas d'exemple aussi complet des vicissitudes de la fortune. Peut-être à Constantinople

Héraclius, d'abord jouet des Perses, puis leur vainqueur et l'arbitre de tout l'Orient, puis dépossédé des trois quarts de son empire par les Arabes; peut-être encore Napoléon Ier mais ni Héraclius ni Napoléon Ier n'eurent des débuts aussi cahotés et la chute du premier ne fut pas aussi entière, ni celle du second aussi humiliante. Ce fut d'entreprises insensées et de la prison que Napoléon III s'éleva aux sommets les plus radieux, et ce fut par sa volonté seule, pour s'être acharné à ne pas voir ce que tous les autres voyaient, qu'il en fut précipité. Tel un ballon s'élève par le gaz qu'il renferme, et, dégonflé, tombe à pic; mais lui, c'est de propos délibéré qu'il s'est privé de ce qui le soutenait. Son histoire confine au roman; le rêve et l'action s'y confondent; les changements à vue s'y succèdent, jusqu'au dénouement qui a une horreur tragique; et quand le drame est terminé, le personnage principal reste une énigme.

Pour trouver d'exactes comparaisons avec sa destinée, il faut les chercher en dehors de l'histoire purement humaine, avant que l'humanité fût adulte.

Le règne de Napoléon III fut un règne biblique. Il nous semble revoir en lui un de princes d'Israël, Saül, les Joas, auxquels tout réussissait tant qu'ils étaient fidèles, et sous lesquels tout ce dérobait quand ils se livraient aux faux dieux. Car d'ordinaire les erreurs commises ne développent que lentement leurs conséquences funestes; ce sont les fils ou les petits-fils qui souffrent des fautes du père ou de l'aïeul. Mais avec Napoléon III, les conséquences sont personnelles, immédiates, sans merci. Pour compléter la similitude, des prophètes avertisseurs multiplient en vain promesses et menaces: le prince, imperturbable comme un somnambule, court à l'abîme, sans se détourner d'un pas. Et Dieu sait, pour Napoléon III, si les Samuel, les Elie et les Elisée ont fait défaut! Il en trouva parmi ses victimes et parmi ses adversaires; il en eut jusque dans sa Cour; il en rencontra dans les rangs de ses meilleurs amis. Fasciné par ses chimères, et manquant de l'inappréciable lumière d'une conscience droite, il ne voulut rien entendre; aussi sa chute épouvanta les hommes sans lui mériter leur pitié.

Puisse-t-elle maintenant les instruire! C'est le but que nous nous proposons, outre l'amer plaisir de peindre une époque agitée, que nous avons vécue, et des calamités que nous avons vues venir sans pouvoir rien faire pour les écarter...

Notre travail est le fruit de longues années. Commencé dès la mort de notre triste héros, il s'est poursuivi, complété et parfois modifié au fur et à mesure des documents parus, et nous ne pouvons que nous féliciter des délais de la publication, car les documents ont abondé depuis peu. Il s'est dégagé, autant que le permet l'humaine faiblesse, de tout parti-pris, de toute passion, sauf la passion de la justice.

Ni pamphlet, ni panegyrique: la vérité!

MADemoiselle DE MONPENSIER A TREVOUX

A MADemoiselle CLAIRE DE TUGNY

(suite)

— Non point, dit la princesse. Où sont mes carrosses ?

— A deux pas, dans une petite auberge dont Mademoiselle peut voir la cheminée au-dessus des saules que voici.

Bientôt, en effet, on rejoignit la grande route, et l'on aperçut devant une petite hôtellerie les carrosses dont les valets se hâtaient de nettoyer les roues, fort ternies par les eaux boueuses de la Saône. La princesse entra dans l'auberge, où l'attendaient Mademoiselle de Vandy et ses femmes. Elle quitta son habit de cheval, refrisa ses beaux cheveux blonds, et fit une légère collation composée de quelques sarcelles rôties à la hâte, de bugnes bien sucrées et de fromage du mont d'Or, arrosés de vin de Beaujolais. Mademoiselle prétend qu'elle n'avait jamais faim, mais elle mangeait souvent et beaucoup, sans doute par symétrie, et ses dames faisaient de même, par obéissance.

Ce petit goûter fini, la princesse remonta en carrosse ; un courrier la précédait, courant comme le vent. Bientôt les cloches de Trévoux sonnèrent ; on tira " furieusement " le canon, et la milice des Dombes s'avança tambour battant et enseignes déployées au-devant de la princesse. Les clefs de la ville lui furent présentées à genoux par le lieutenant du bailliage et les conseillers du parlement. Mademoiselle les recut de bonne grâce, et au bruit des acclama-

tions de ses sujets, vêtus d'habits de fête, et tous gens de belle mine, la princesse se rendit à l'église collégiale, où le doyen la harangua fort éloquemment.

On chanta le *Te Deum*, la milice fit " force saluts," et enfin la souveraine des Dombes, rassasiée d'encens et de tapage, s'en alla souper en son logis, tandis que la pleine lune, qui se levait au-dessus du coteau de Reyrioux, vint compléter la fête en versant ses clartés argentées sur le vieux château, les terrasses et les maisons illuminées de Trévoux.

On soupa de bon appétit, puis, la princesse congédia sa petite cour, se retira dans son cabinet et veilla jusqu'à minuit pour écrire la description de l'île imaginaire dont l'honnête Mexicain espérait devenir le gouverneur. Mademoiselle écrivait fort vite, fort mal, et sans aucun souci d'orthographe ni de grammaire, tout ce qui lui passait par la tête. Elle riait toute seule de ses imaginations, et chevauchait encore bien plus gaillardement dans les contrées idéales, qu'elle ne l'avait fait sur la route de Trévoux ; mais, enfin, le sommeil se fit sentir et, après avoir de griffonnages fort extravagants cinq ou six feuilles de papier d'Angoulême doré sur tranche, Mademoiselle réveilla ses femmes assoupies sur des coussins dans l'anti-chambre, se fit coi-

fer de nuit, pria Dieu, et s'endormit.

II

AUBORE D'HIVER

Le vent changea dans la nuit, et le temps, tout en demeurant fort beau, s'adoucit tellement que les glaces fondirent et que les petits oiseaux tout réjouis saluèrent l'aurore comme au printemps. Éveillée par le babil des passereaux, la princesse revêtit une robe de chambre bien fourrée, et, ouvrant doucement les portes, traversa le salon et sortit sur la terrasse. Elle était la seule personne qui fût éveillée au logis, et eut tout loisir de considérer la maison qu'elle s'était achetée à Trévoux et qu'elle visitait pour la première fois. C'était un joli petit hôtel bâti sous le règne de Henri II, sans étage et surmonté d'une terrasse ornée de vases de faïence bleue et d'une treille à l'italienne. Le jardin était petit, mais agencé avec art. Une fontaine jaillissante en occupait le milieu, et il s'étendait sur une terrasse qui dominait la Saône et d'où l'on découvrait une vue admirable. Sur la rive opposée, les belles campagnes de Villefranche à Anse, "la plus belle lieue de France," s'élevaient en pente douce jusqu'aux montagnes du Beaujolais, dont les cimes boisées bordaient l'horizon. Tout ce beau pays appartenait à Mademoiselle. La brise du midi lui apportait le son joyeux des cloches qui tintaient l'Angelus, et le ciel pur annonçait un beau jour

Mademoiselle se promena pendant quelques minutes en

admirant le paysage, puis elle vint s'accouder au mur d'appui de la terrasse et regarda au dessous d'elle. L'eau de la fontaine, descendant par un conduit souterrain, s'en allait se perdre dans la Saône en traversant un petit pré, mais, d'abord, elle tombait dans un bassin rustique où une jeune femme lavait du linge. Placée à dix pieds au-dessus d'elle, la princesse ne pouvait voir son visage, mais à la belle chevelure qui s'échappait de sa petite coiffe de toile, à la rondeur de ses bras robustes on devinait aisément que la laveuse était toute jeune encore. Scandalisée de voir savonner le dimanche, la princesse allait apostropher la jeune femme, l'orsqu'une vieille grand-mère, toute courbée et appuyée sur un bâton, s'avança vers le bassin et cria d'une voix cassée :

— Fi, Claudine ! fi ! est-ce d'une chrétienne de laver son linge le dimanche !

— Ne vous fâchez pas, ma tante, dit la jeune femme, j'ai demandé la permission à M. le Curé. Il me faut tant de linge pour panser mon pauvre homme, que je suis obligée de laver tous les jours, plutôt deux fois qu'une.

— A la bonne heure, fit la vieille ; comment va-t-il, ce pauvre Benoit ?

— Ni mieux, ni plus mal, dit Claudine ; il souffre bien. Le médecin dit que ce sera long. Pensez donc ! il a fait une telle chute ! Il devait se tuer vingt fois. Mais, en tombant, il a dit : " Bonne Dame de Fourvières, à moi ! " Dès qu'il pourra se traîner un peu, je l'emmènerai à Fourvières, et la sainte Vierge achèvera de le guérir.

— Et le petiot ?

— Le petit va bien, dit Claudine, mais il est bien pénible la nuit. Afin qu'il n'éveille pas son père, il me faut le bercer pendant des heures entières. Enfin, si Benoit guérit, tout cela ne sera rien.

— La princesse est arrivée, Claudine. Tu feras bien de l'aller voir, et de lui demander des secours.

— Elle m'en donne, dit Claudine. Son intendant me remet vingt sols par jour, et m'a dit qu'il nous les donnerait tant que mon mari ne travaillerait pas.

— Vingt sols ! c'est bien peu. Mademoiselle est riche comme le Roi. Tu serais bien sotté de ne pas demander davantage.

— Je n'ai jamais mendié, ma tante, et si Mademoiselle est riche, ce n'est pas une raison pour que j'abuse de ses bontés. Le travail ne me fait pas peur, vous le savez.

— Oui, mais si tu venais à tomber malade de fatigue, vous seriez bien avancés ! D'ailleurs, c'est en travaillant pour Mademoiselle, c'est en réparant sa treille que ton mari est tombé, et c'est à elle de payer les pots cassés.

La jeune femme ne répondit rien : elle avait fini son ouvra-

ge. Tordant avec soin son linge, elle le mit dans une corbeille, la plaça sur sa tête, et s'éloigna, suivie de la vieille sibylle. La princesse les vit entrer dans une petite maison d'assez chétive apparence, située au bout de la prairie, et, sentant que l'appétit lui venait, elle rentra, et se fit servir à déjeuner, au coin d'un feu. Tout en se régaland de gâteaux, de pommes cuites et de vin muscat car, en vraie petite-fille d'Henri IV, Ma demoiselle de Montpensier n'était pas buveuse d'eau, elle forma la résolution d'aller, au premier moment libre, surprendre Claudine dans sa chaumière. Mais la journée s'écoula, sans qu'elle pût jouir de ce bien si rare pour les princesses, — une heure de liberté.

III

L'ANCIEN RÉGIME A TRÉVOUX

Mademoiselle, en son style bref et cavalier, raconte ainsi sa journée du dimanche à Trévoux : " Ma Cour, dit-elle, s'y trouva assez grosse. Outre les officiers de mon parlement et les gentilshommes que j'avais menés avec moi, la noblesse du pays s'y trouva aussi.

à suivre

D. W. & A. E. BRUNET

Représentants SPERLING & CO.

Banquiers et Courtiers de Londres, Angleterre

ACHAT ET VENTE DE VALEURS DIVERSES :

Débitures du gouvernement, de chemins de fer, de municipalités, de corporations scolaires de fabriques et de communautés religieuses. — Les municipalités, les corporations scolaires et les fabriques qui désirent emprunter trouveront avantage à se mettre en relation avec

D. W. & A. E. BRUNET

Téléphone Bell : 2313.

Adresse télég. *Sperling Montréal*. **30, rue St-Jacques, Montréal.**